

“ Collection Myosotis ”

COMTE ALBERT DU BOIS

L'Amant Légal

MŒURS SPARTIATES

Illustrations de F. Schmidt

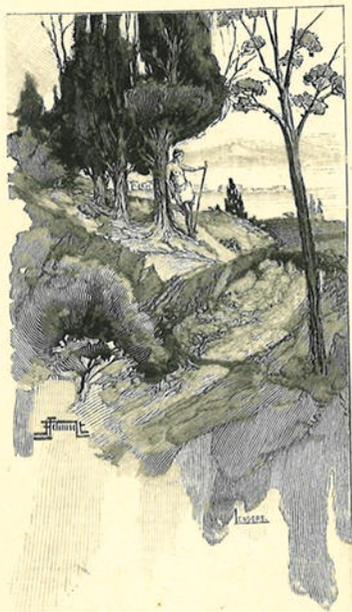


PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1901

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CECY OUVRAGE
quelques exemplaires sur papier de *Chine*
et sur papier du *Japon*.
Tous ces exemplaires sont numérotés et parés
par l'Éditeur.

L'Amant Légal



tion
stis

BOY

lant
al

nes

18



Moi, Euthydémos, fils de Mnasippous, du Dème de Paeonia, j'écris ceci pour montrer aux Athéniens combien mon ami Xénophon, fils de Grillos, du Dème d'Erkhia, a eu tort de parler avec l'admiration que l'on sait, des lois et des coutumes de Lakédaimôn.

Cette histoire me fut racontée, il y a plusieurs olympiades, par un vieillard Spartiate, à qui je donnerai un nom qui n'était pas le sien.

J'étais un jeune homme en ce temps-là, et voilà que l'on parle de moi pour siéger à la Gêrousie. Je ne mentionne point ce détail dans le but de faire venir, à l'esprit de mes concitoyens, qu'il me serait agréable d'être jugé digne d'un tel honneur, mais uniquement pour montrer combien d'années se sont écoulées depuis que j'entendis, pour la première fois, le récit que je veux répéter aujourd'hui.

Malgré le nombre de ces années, malgré la vieillesse qui commence à jeter une ombre sur ma mémoire, je n'ai rien oublié des choses que le vieux Spartiate m'a contées, et le souvenir de l'horreur qui glaça ma chair, lorsque je reçus ses confidences, ne s'effacera jamais de mon esprit.

Jusques à mon dernier jour, je me verrai assis à côté de lui, sur le banc de marbre qui se trouve à la gauche du petit temple de Zeus-Meilichios. Je me verrai dans la douceur de ce soir d'an-thestérion, sous les derniers rayons du soleil qui teignait les montagnes de pourpre et de violet. Je me souviendrai

d'un père brun qui regardait la ville, debout sur un gros rocher à une centaine de pas de nous. A demi nu dans sa peau de chèvre, il se tenait au pied d'un groupe de trois cyprès, que l'on a coupés depuis. Derrière lui, la mer, d'un bleu intense, emplissait l'horizon, et il sifflait — comme ces gens ont l'habitude de le faire — l'air mélancolique du pean que l'on avait chanté aux dernières Panathénées.

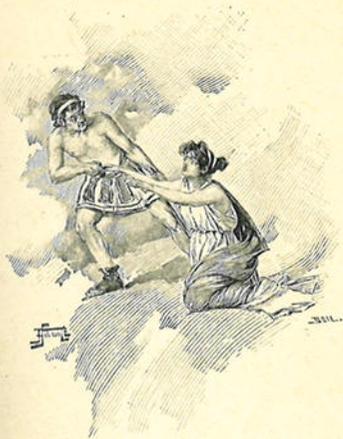
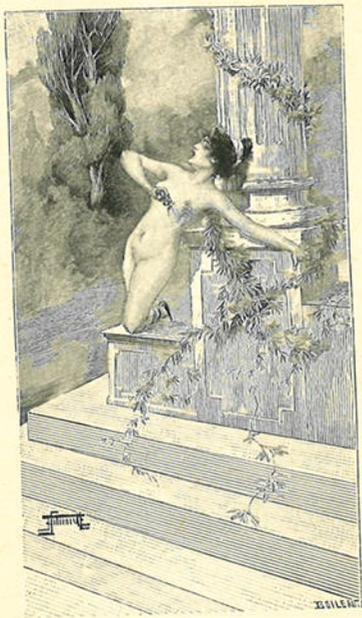
Et maintenant voici le récit du vieillard.



I

πῶσαι γὰρ μετὰ Κόπριν ἀτερπές εἰσι γυναῖκες.

(Ἐπ. ΕΡΩΤ.)



I

Je me suis efforcé durant mon existence entière d'être le citoyen parfait, le guerrier idéal dont notre grand Lycurgue a tracé le portrait. J'ai consacré toute ma jeunesse à assouplir mes membres, à endurcir mes muscles, à acquérir la force et

l'adresse qui permettent de triompher dans les combats. J'ai travaillé à donner à mon corps cette vigueur, grâce à laquelle on peut résister aux fatigues, braver impunément la rigueur des saisons.

Les heures qui n'étaient point employées à exécuter avec mes compagnons des exercices d'ensemble au Plataniste, ou à me perfectionner dans l'art de manier le glaive et la pique, je les passais à poursuivre des sangliers et des loups dans les forêts de pins qui s'élèvent au flanc du Taygète. Combien de fois, le soir, après une journée de travail, de courses, de fatigues, ai-je dansé la pyrrhique, cette danse nationale dans laquelle, couverts de nos lourdes armures, nous exécutons toutes les passes et toutes les feintes, nous

simulons tous les incidents d'un combat acharné.

J'ai beaucoup combattu. J'étais à Aegos-Potamos, à Chide, à Naxos, à Leuctres, à Cunaxa.

J'ai assisté à la retraite des Dix-Mille et l'on m'a assuré que votre compatriote Xénophon — un bon guerrier bien qu'aimant un peu trop à faire de belles phrases et de longs discours — ou m'a assuré qu'il n'avait pas oublié son vieux compagnon d'armes, dans le livre qu'il a fait écrire par ce Syracusain dont j'ai oublié le nom.

J'ai même souvent pensé que la cause première de tous mes malheurs pourrait bien remonter à cette campagne.

A cette époque, j'étais encore

jeune et, comme vous ne l'ignorez pas, lorsqu'on vit au milieu des barbares, on ne s'astreint point à une austérité de mœurs aussi grande que parmi les Grecs.

N'ayant point trouvé d'amant dans les rangs de mes compagnons d'armes, j'avais permis à une femme de Milet de m'accompagner. Cette créature était extrêmement voluptueuse et passionnée. Elle avait abandonné son mari pour moi et, bien que je la traitasse avec la plus grande froideur, elle s'obstinait à ne pas me quitter, partageant avec une joyeuse ardeur les fatigues et les dangers de l'expédition. Moi, à cette époque-là, je détestais les femmes; je ne m'imaginai point qu'elles pussent avoir d'autre utilité que de produire des enfants, et l'épouse choisie pour moi par les

Éphores, et que j'avais laissée à Sparte, m'ayant déjà donné trois fils vigoureux, je ne désirais plus rien sous ce rapport. Cette malheureuse Milésienne était d'ailleurs profondément pervertie, et elle connaissait des caresses subtiles et énervantes auxquelles aucun guerrier, désireux de conserver toute sa vigueur, ne peut consentir à s'abandonner.

Nous arrivâmes un jour dans la ville des Mossynécienus qui nous reçurent en amis et en alliés. Ces barbares ont des coutumes complètement différentes de celles des Grecs : les fils cadets des principales familles de leur tribu sont consacrés à un de leurs dieux qui correspond à notre Héphaïstos. Ils vivent tous ensemble dans le temple de cette divinité et ne peuvent manger que

des châtaignes bouillies. Grâce à ce régime, ils atteignent une telle grosseur qu'ils sont presque aussi larges que hauts. Ce sont des masses de chair informes et hideuses. Ils portent sur le dos des tatouages qui forment des lignes concentriques de diverses couleurs. Le devant de leur corps est orné d'autres tatouages représentant des fleurs. Le plus grand plaisir des Mossynéciens est de voir ces monstres faire en public ce que les autres hommes font dans l'ombre du lit conjugal, et même ce qu'ils auraient honte d'y faire.

Ils voulurent nous donner ce spectacle, et, afin d'attirer sur nous les bénédictions de leur Héphaïstos, ils nous demandèrent de permettre à nos maîtresses de s'abandonner aux caresses des serviteurs bien-

aimés du Dieu. Les autres Grecs hésitaient : quelques-uns d'entre eux s'étaient attachés à leurs compagnes, et l'idée de cette prostitution répugnait aux hommes efféminés d'Athènes et de Corinthe.

Moi, voulant leur montrer qu'un Spartiate est incapable d'attacher quelque importance aux baisers d'une femme qui ne doit pas l'aider à augmenter le nombre des citoyens de sa ville, j'ordonnai à ma Milésienne de se dévêtir. Elle ne voulait pas. Elle criait, et pleurait, et se débattait, et embrassait mes genoux. Cette scène ridicule m'exaspéra. J'aidai les Mossynéciens qui étaient furieux de ce qu'ils considéraient comme un manque de respect envers leur divinité, à se saisir de cette créature, ainsi que de plusieurs de

ses compagnes, et, devant toute l'armée, qui avait fini par rire de l'aventure, leurs honteuses nudités furent enveloppées, et ployées, et meurtries par les bras énormes, contre les poitrines aux tatouages multicolores.

Je me souviens que je me moquais d'un Athénien qui exprimait en termes violents son indignation et son horreur. Moi, je riais et je lui répondais que de même que l'on dégoûte les enfants du vin en leur mettant un hilote ivre sous les yeux, ainsi l'on devrait dégoûter les hommes de l'amour en les faisant assister à ces spectacles ignobles et brutaux.

Quand ma Milésienne, au milieu des applaudissements ironiques de l'armée, revint vers moi, livide, ses

longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, je crus qu'elle allait m'arracher les yeux.

« Emmène-moi, » dit-elle simplement.

Elle parlait si sérieusement, si gravement, si solennellement presque, que je la suivis. Je ramassai ses vêtements et voulus les jeter sur ses épaules.

« Plus tard ! dit-elle.

— Où allons-nous ? lui demandai-je, quand nous fûmes hors de la foule.

— Tu vas voir ! »

Nous arrivions devant un petit temple d'Artémis, sous le portique duquel nous avions dressé un trophée le matin même.

« Reste là, » dit ma compagne, en me faisant signe de m'arrêter au pied de la première marche.

Je lui obéis. Elle agissait avec une telle fermeté, une telle décision, elle toujours si douce, si timide, si obéissante, que je voyais bien qu'un Dieu l'inspirait et la guidait.

Elle prit un poignard, parmi les armes du trophée et, se tournant vers moi, elle cria :

« Je t'ai aimé de toute mon âme ! J'ai tout quitté pour toi, et tu m'as vouée à une honte et à une ignominie inouïes ! Je te maudis ! Artémis, dont je vais souiller le temple, me vengera ! Je te maudis ! Tu n'es qu'une brute abominable ! Je me vengerai de toi d'une façon terrible ! »

Elle cria ainsi quelques instants, répétant toujours les mêmes choses. Enfin, je fis un mouvement de colère; aussitôt, elle leva le bras,

et, avec un « heu » qui finit en un râle, elle s'enfonça le poignard dans le cœur.

J'ai pensé, depuis, que les malheurs qui m'arrivèrent plus tard pourraient bien être le fruit de cette malédiction. Cependant il est certain que ce n'était qu'une barbare, et qu'un guerrier spartiate ne doit tenir aucun compte des fantaisies et des caprices d'une telle femme.

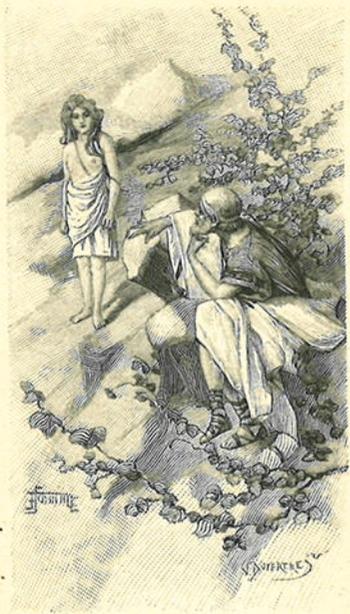




II

Ούτε βόδον στεφάνων ἐπιδεδύεται, οὔτε σὺ πέπλων.
οὔτε λιθοβλήτων, πότνια, κεκρυφάλων.
Μάργαρα σῆς χροίης ἀπολείπεται, οὐδὲ κομίζει
χρυσὸς ἀπειτήτου σῆς τριχὸς ἀγλαΐην.
Ἰνδῶν δ' ὄϊκινθος ἔχει χάριν αἴθιοπος αἴγλης,
ἀλλὰ τῶν λογάδων πολλὸν ἀφανροτέραν.

(Ἐπ. ΕΡΩΤ.)



II

Lorsque j'atteignis ma soixantième année, je fus invité à siéger dans le Conseil des Vieillards et je renonçai à la plupart des exercices violents qui ne convenaient plus à la gravité de mon âge et à la majesté de mes cheveux blancs. Ma femme

était morte depuis plusieurs années, et j'avais la satisfaction de voir mes fils faire honneur à leur père et à la cité.

Il m'arriva alors une chose extraordinaire.

J'étais assis dans un petit bois d'oliviers qui se trouve sur le versant du mont Nomia. C'était un soir de printemps comme celui-ci, et je me souvins que je m'amusais à contempler le Taygète, aux flancs duquel le soleil couchant faisait ruisseler des cascades de lumière rouge.

Soudain, une femme se dressa devant moi, et au premier instant je crus voir une déesse, tant sa beauté me parut éclatante et merveilleuse.

Elle portait une de ces tuniques courtes que nos jeunes filles revê-

tent pour danser en public, et ses jambes étaient nues, si gracieuses, si harmonieuses, d'une ligne si ferme, et si pure, et si souple, que je n'ai rien vu de plus délicat et de plus charmant, parmi ces statues en qui tous nos artistes ont essayé d'exprimer la beauté d'Aphrodite et d'Artémis.

Elle me regardait avec de grands yeux bruns d'une douceur, d'une fierté, d'une tendresse inexprimables, et elle souriait en me regardant.

Enfin, elle dit :

« N'as-tu pas vu ma chèvre ? »

Je ne lui répondis point d'abord, tant j'étais persuadé que j'avais devant moi une déesse, ou tout au moins une de ces nymphes qui peuplent les solitudes de nos montagnes.

Après un instant de silence, je lui demandai :

« Qui es-tu ? Que veux-tu de moi ? »

— Je suis Théoris, répondit-elle en me considérant avec surprise, Théoris, fille de Kléosthénès.

— Que tu es belle, Théoris, » lui dis-je, et une grande émotion me serrait la gorge.

Elle se détourna et se mit à pleurer silencieusement. Je vis deux grosses larmes couler sur ses joues.

« T'aurais-je offensée ? » lui demandai-je.

Elle fit une petite moue d'enfant boudeuse :

« J'ai perdu ma chèvre, dit-elle. Elle est entrée dans ce bois. Mon père est très vieux et très pauvre, et il ne me pardonnera jamais si je re-

tourne vers lui sans Sthéno. C'est la chèvre, expliqua-t-elle naïvement. Nous lui avons donné ce nom, comme à un chien, parce que nous n'avons pas de chien et que je voudrais tant en avoir un. Alors je l'aime comme si elle était un chien ! »

Je sentis que je l'adorais.

« Ne pleure pas, lui dis-je. Si Sthéno est perdue, je te donnerai une autre chèvre !... »

Elle me regarda. Je vois encore la surprise et l'incrédulité qui se peignaient sur son visage. Je sens encore mon cœur tressaillir sous le regard de ces grands yeux naïfs aux prunelles d'un brun clair, si profonds et si limpides, si doux et si farouches. Elle m'examina un instant en silence, puis ses sourcils

se froncèrent; elle se redressa, les lèvres pincées. Je compris que je l'avais offensée. Plus tard, quand je l'interrogeai à ce propos, elle ne voulut jamais m'avouer ce qui avait fait naître en elle cette irritation. Sans doute, elle ne voyait dans cette promesse d'un inconnu qu'une raillerie ou qu'une insulte. Elle ne pouvait pas comprendre quel impérieux besoin de lui être agréable, de la voir heureuse et satisfaite, venait tout à coup d'envahir mon âme.

Moi-même, d'ailleurs, je ne me rendais pas compte de toute la profondeur de mes propres sentiments; j'avais parlé comme un enfant, j'avais cédé sans réfléchir au désir de voir ces grands yeux s'emplir de rayons dans l'ombre violette de leurs longs cils. Plus ému et plus surpris qu'elle,

la pensée que je venais de la blesser me serra le cœur douloureusement. Je baissai la tête, et je sentais que mes joues brûlaient comme si l'on m'avait souffleté. Je balbutiais des explications et des excuses :

« Oui! une chèvre,... ce n'est rien... J'en ai... J'en ai beaucoup... Qu'est-ce que cela me ferait,... pour te plaire,... pour que tu ne pleures plus... Je donnerais n'importe quoi... J'en ai des troupeaux dans mes métairies... Je ne sais pas combien... »

Enfin, je parvins à maîtriser mon émotion et je relevai le front. Mais Théoris avait disparu.

Je me mis à errer au flanc de la montagne, cherchant à la retrouver. Ce fut en vain, et je ne la revis point ce jour-là.

Je rentrai à Sparte, en proie à une

exaltation dont je n'avais plus assez de présence d'esprit pour m'étonner. Je me répétais, parlant à demi-voix, les choses que j'aurais dû dire à la jeune fille, les renseignements que j'aurais dû lui demander concernant son père, et l'endroit où elle habitait. Bien que je connusse tous les citoyens de Sparte, je n'avais jamais entendu parler de Kléosthènes, et j'étais certain que personne de ce nom ne prenait part aux Repas Publics. La pauvreté du père de Théoris avait sans doute provoqué la perte de ses droits civiques et entraîné sa déchéance du rang de citoyen. Je me sentais pour la pauvre enfant une immense pitié. Je songeais aux mille prétextes que j'aurais pu trouver pour faire connaissance avec elle. Sans m'inquiéter des pas-

sants, je causais avec elle, me faisant à moi-même les réponses que, vraisemblablement, elle eût faites :

« Tu serais contente d'avoir un chien ? — Oh ! oui... Il me suivrait partout... et je n'aurais qu'à l'appeler pour qu'il vienne !... — Ils sont pourtant gourmands et voleurs, et puis la nuit ils se mettent à aboyer sans raison ! Je déteste les chiens ! » Nous eussions alors entamé une petite discussion. J'aurais eu l'air de céder à ses raisons, et je lui aurais dit : « J'ai de jeunes chiens que je veux faire noyer. Si tu le désires, viens chez moi demain, et tu pourras choisir celui qui te plaira. » Je me serais nommé. Je lui aurais dit qui j'étais et elle serait venue...

Je me souviens encore que je m'arrêtai soudain et que je regardai

autour de moi, tandis que pour la seconde fois, ce soir-là, une flamme ardente me brûlait les joues. Est-ce que moi, Khoerôn, un des Quarante, j'étais devenu fou? Que signifiait cet intérêt absurde que je prenais tout à coup à cette pauvre fille inconnue? Ne m'avait-on pas entendu me parler à moi-même et me murmurer toutes ces choses folles? Les passants n'avaient-ils pas deviné mes préoccupations, mes désirs et mes rêves à l'ivresse dont ceux-ci avaient rempli mes yeux et illuminé mon visage? Je poursuivis ma route, le front baissé, essayant, sans y parvenir, de songer aux affaires que nous avions à discuter dans le prochain Conseil. Par moments, je me demandais : Est-ce que je deviens fou?... et malgré mes soixante ans,

j'étais incapable de donner son véritable nom à cette folie délicieuse et terrible.

J'étais encore sous l'empire de ces pensées quand, le soir, après la réunion de la Syssitie, Méthôn, un de mes collègues et mon meilleur ami, vint me frapper sur l'épaule.

« Es-tu souffrant? me demanda-t-il. Tu as à peine mangé ce soir, et pourtant, hier encore, tu disais que personne ne réussit le brouet aussi bien que le nouveau cuisinier?

— Moi, malade! m'écriai-je. Je ne me suis jamais senti mieux pourtant! Veux-tu venir à la Palestre,... Je parie que je lance le disque cinq pas plus loin que toi? »

Il ne releva point ce défi, et, passant son bras sous le mien, il insista :

« Tu me parais préoccupé. Suivons ces jeunes gens! Cela nous distraira. »

Une centaine de jeunes gens descendaient devant nous la voie de Kariae. L'un d'eux chantait, et tous reprenaient en chœur les deux derniers vers de sa chanson.

« Où vont-ils, demandai-je? Que vont-ils faire? »

— Ils vont chanter devant la maison de Lykias, me déclara Méthôn en haussant les épaules. Voilà la sixième fois, depuis une décade, que cet animal s'éclipse après la Syssitie et va passer la nuit auprès de sa jeune épouse! On va lui faire expier cette conduite ridicule. Antisthénès, qui, comme tu le sais, est aussi caustique qu'un Athénien, a, paraît-il, composé une chanson très diver-

tissante en l'honneur de ces amours extraordinaires. »

Je ne répondis rien et nous suivîmes les chanteurs.

Lorsque ceux-ci arrivèrent devant la maison de leur victime, ils firent cercle autour de l'un d'eux qui commença à chanter, au milieu d'un grand silence, l'épithalame grotesque composée pour couvrir de ridicule le mari trop ardemment épris des charmes de sa femme.

« O peupliers, baignés de la lumière bleue de la lune, que voyez-vous dans la demeure de Lykias? —
« Pourquoi vous penchez-vous sur la muraille couronnée de tuiles rouges? Est-ce afin de surprendre ce qui se passe sous le voile de la cour intérieure? O peupliers, est-

« ce pour être témoins des ébats se-
 « crets des amants? Est-ce la vue de
 « leurs étreintes, ou bien la brise
 « du soir qui fait frémir vos feuilles
 « légères? Parlez, ô peupliers, que
 « voyez-vous et que font les amants!
 « Parlez, ô peupliers, répétèrent
 « cent voix au milieu de rires
 « étouffés, que voyez-vous et que
 « font les amants?

« Mon vieux Lykias, que fais-tu?
 « Pourquoi, rageusement, violem-
 « ment, t'es-tu dépouillé de ta tu-
 « nique? Pourquoi t'es-tu précipité
 « vers Rhodeïa. Pourquoi l'as-tu
 « prise dans tes bras et la portes-tu
 « vers ta couche d'un air implacable
 « et farouche? Ne fais pas de mal
 « à la pauvre enfant! Elle a posé
 « d'un air craintif son front pâle
 « sur ton épauLe. Mon vieux Lykias,

« es-tu fou? Voyez donc comme il
 « s'élance, et se roule, et se tord, et
 « s'étend, et se ramasse, et se glisse
 « entre les bras et le long du corps
 « de cette créature frêle et délicate.
 « Il veut donc la tuer qu'il rampe
 « autour d'elle ainsi qu'un serpent,
 « qu'il bondit, semblable à un tigre
 « et qu'il enlace la pauvre petite
 « comme un noyé étreint un paquet
 « de roseaux!... Au secours! Il va
 « la tuer! A l'aide! Il va la dé-
 « chîrer, la briser, l'étouffer...

« A l'aide, à l'aide! cria le
 « chœur... A l'aide! à l'aide! Il va
 « la déchirer, la briser, l'étouffer.

« Quoi, Rhodeïa! tu vis encore!
 « Tu n'es pas morte! Il ne t'a pas
 « tuée! Tu souris... Oh! les dents
 « éblouissantes dans ce sourire rose!
 « Mais il t'a fait bien mal, la brute,

« que tu fermes les yeux d'un air
 « languissant. Va! Venge-toi : que
 « tes griffes déchirent ses flancs et
 « ses épaules! Sois implacable!
 « Sois impitoyable! — O indulgente
 « Rhodeïa, voilà que tu prends sur
 « ta poitrine, voilà que tu presses
 « tendrement entre tes deux seins,
 « le front couvert de sueur de ton
 « ennemi! Est-ce ainsi que tu le
 « corriges? est-ce ainsi que tu le
 « châties? Si tu ne te montres pas
 « plus sévère, il recommencera ses
 « attaques. Vois, déjà ses mains
 « tremblantes descendent le long de
 « tes flancs. Voilà qu'elles se cris-
 « pent sur tes hanches, voilà que
 « tes reins ploient sous une étreinte
 « qui fait craquer tes os et te ren-
 « verse sur le lit, les cheveux épars,
 « les yeux clos... Ne te repens-tu

« pas de ton indulgence, pauvre pe-
 « tite?... Quoi! tu souris? Oh! les
 « dents éblouissantes dans ce sou-
 « rire rose. »

La foule ne reprit pas le refrain,
 mais, brutalement, éclata de rire.

Ces rires me firent horreur.

« Allons-nous-en, dis-je à Méthôn!

— C'est très amusant, s'écria ce-
 lui-ci en me retenant.

— Tu trouves?

— Certes, Antisthénès a énor-
 mément d'esprit, écoute la dernière
 strophe. Il paraît que c'est la meil-
 leurs.

— Je ne suis pas de ton avis, ré-
 pondis-je sèchement. Je trouve qu'on
 devrait laisser ces jeunes gens être
 heureux à leur façon, sans venir les
 importuner! »

Méthôn me regarda avec stupéfaction.

« Comment! dit-il, est-ce toi que j'entends critiquer une de ces coutumes qui sont l'honneur de Sparte et dans le respect desquelles la ville trouve le secret de son inépuisable vigueur? Tu parles comme un Corinthien, ou comme un Athénien efféminé. Ces malheureux s'abrutissent dans des plaisirs malsains, non seulement pour eux, mais pour les enfants qui pourraient naître de leurs caresses. Il est sage, il est prudent de couvrir ces époux de ridicule, pour que leur exemple ne soit pas suivi! »

Le joueur de flûte venait de cesser la ritournelle; Antisthénès recommença à chanter. Je ne me rappelle point les vers de cette dernière

strophe, mais mon ami Méthôn avait dit vrai. Plus encore que les précédentes, elle dévoilait à la foule le mystère des caresses que les amants eussent sans doute échangées en cet instant, si les clameurs des jeunes gens et les paroles du chanteur ne fussent venues les glacer de honte. Elles étalaient devant Sparte entière, ces paroles impudiques et grossières, la nudité brutale de l'époux et la nudité gracieuse de l'épouse. Elles faisaient le compte de leurs baisers; elles montraient leurs chairs éperdument unies, s'élançant toutes l'une vers l'autre; elles faisaient voir, dans l'ombre du voile tendu au-dessus de la cour étroite, les deux corps s'étreignant dans une frénésie de se fondre ensemble... et le regard des

hauts peupliers, baignés de rayons bleus, des hauts peupliers ironiques et augustes, plaignait et raillait la lamentable splendeur, la suave laidéur, l'obscène majesté des gestes fous des deux amants.

« Adieu, dis-je à mon compagnon, ces plaisanteries grossières me répugnent.

— Adieu ! » me cria-t-il, et pour la troisième fois, ce jour-là, mes joues brûlèrent, une inexprimable confusion me fit baisser le front, tandis qu'il ajoutait :

« Il te vient des pudeurs d'éphèbe amoureux ! »

Le lendemain et les jours suivants, je retournai m'asseoir au flanc du mont Nonia. Je ne revis plus Théoris. Le désir que j'éprouvais de

la rencontrer de nouveau n'était pas exempt d'une certaine crainte : j'éprouvais, à penser à elle, une telle douceur, que je tremblais de voir cette seconde rencontre diminuer le charme du souvenir que je conservais de la fille de Kléosthènes.

Je te dis ces choses, Athénien, afin que tu comprennes bien comment je me mis à l'aimer et à quel point elle s'empara tout à coup, complètement, de ma vie. Je pensais à elle continuellement; j'éprouvais une joie toujours nouvelle à me rappeler tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait fait, et les moindres jeux de sa physionomie, et les moindres expressions de ses regards, et la couleur, et la forme, et jusques aux déchirures de sa tunique, et sa nudité, ardente et

pudique dans sa sauvage virginité.

Enfin, huit jours plus tard, je la revis. J'étais retourné m'asseoir à l'endroit où je l'avais rencontrée. Je te l'ai dit, c'était le printemps : à mes pieds, j'apercevais, entre les oliviers, l'Eurotas bondissant sur son lit rocailleux ; des amandiers, couverts de fleurs roses, garnissaient les étroites terrasses qui s'étagent des deux côtés de la vallée jusqu'à l'endroit où commencent les forêts de pins ; des violettes s'ouvraient sous leurs larges feuilles, et pour la première fois, je remarquais combien toutes ces choses étaient douces. Tout à coup, entre les arbres, au loin, une voix de femme commença à chanter. Je me levai, pris d'un irrésistible besoin de m'enfuir et de me cacher, car, sans avoir vu la

chanteuse, j'avais deviné, j'avais compris, j'avais reconnu que c'était Elle !

La voix se rapprochait. Je surmontai mon trouble. Je me rassis, et j'attendis.

Elle me sembla plus délicieusement sauvage que la première fois. Elle s'était tressé une couronne de violettes, et la pourpre sombre des fleurs brillait entre les boucles rebelles de ses cheveux bruns. Sa tunique de laine grossière, tachée, déchirée, effiloquée était attachée, sur l'épaule gauche par un bout de laine rouge. Elle chantait en l'honneur de sa chère Sthéno, des mots enfantins sur un air naïf, et si je ne l'avais appelée, elle ne m'eût point aperçu.

« Eh bien ! Théoris, lui criai-je,

tu l'as donc retrouvée ta bien-aimée Sthéno? »

Elle fit sa petite moue, surprise, un peu contrariée d'avoir été interrompue au milieu des folies adorables qu'elle chantait.

« Oui, dit-elle, je l'ai retrouvée.

— Où était-elle?

— Là-bas! »

Elle montrait la montagne, d'un geste large, comme désireuse de couper court à l'entretien.

« Ne t'en vas pas, lui dis-je, je voudrais te parler. »

Elle prit un air de nymphe effarouchée :

« Je ne te connais pas.

— Je suis Khoeron, l'un des Quarante! — Une grande résolution m'était venue soudain. — Tu m'as raconté que Kléosthènes, ton père,

était très pauvre et très malheureux. J'ai appris que c'est un brave guerrier!

— Oh! oui, » interrompit-elle avec conviction.

Je n'en savais absolument rien; heureux d'avoir frappé si juste, je continuai :

« Il est du devoir des magistrats de réparer, autant que possible, les injustices que la fortune commet envers de dignes citoyens, surtout quand l'âge commence à peser sur leurs épaules. Sparte, que ton père a noblement servie, saura récompenser généreusement le fils dévoué qui a souffert pour elle. »

Elle m'écoutait surprise. Je continuai longtemps sur ce ton. Bien que Lycurgue ait écrit : « N'emploie pas deux phrases lorsque deux mots rendront aussi bien ta pensée », j'avais

une telle crainte de voir la farouche enfant suivre sa chèvre qui s'éloignait, que je ne me décidais pas à mettre un terme aux protestations banales, par lesquelles j'avais réussi à éveiller son intérêt.

Alors nous parlâmes de son père.

D'un air triste : la voix tremblante, les yeux humides, elle me donna des détails sur le vieillard. Il avait été exclu des Repas Publics pour n'avoir pas apporté sa part aux cuisines de la Syssitie. Il était très malheureux, et, naturellement, il la grondait et la battait toujours. Ce n'était pas étonnant. On avait été si injuste pour lui. Ses ennemis l'avaient accusé de lâcheté : une abominable calomnie. Il vivait dans une de ces tanières creusées au flanc du Taygète, du côté de Kariae.

Elle s'aperçut soudain que sa chèvre avait disparu, et, me jetant par dessus son épaule un bref « Khaïré », auquel je ne répondis que par un grognement de regret, elle me quitta en courant.

Quand elle fut partie, je pris un caillou avec lequel son pied nu avait joué et je le couvris de baisers. — Ne souris pas, Athénien. — Je n'ai jamais posé les lèvres sur un objet qui me parut plus sacré, plus divin, plus imprégné de la douceur de l'éternelle beauté !

Chancelant comme un homme ivre, je tournai le dos à Sparte et je me dirigeai du côté de Kariae. Il y a là un mont planté de cactus et de figuiers sauvages, entre lesquels les hilotes et des gens de la basse classe ont creusé dans la pierre tendre et

friable, des cavernes au fond desquelles ils s'abritent des intempéries. Un enfant me conduisit vers le repaire de Kléosthènes, qui me reçut d'abord très mal :

« Que me veux-tu ? Que me veux-tu ? » criait-il, sans me laisser le temps de répondre.

Bien qu'il fût très décrépité, ses yeux me rappelèrent ceux de sa fille, je me sentis pour lui un grand respect.

« Père, lui dis-je, on me nomme Khoerôn. J'ai été un brave guerrier, et je suis, comme tu le sais peut-être, un des quarante membres de la Gérosie. J'ai vu ta fille Théoris, ... je voudrais faire d'elle ma femme.

— Comment ! » bégaya-t-il avec stupéfaction.

Alors je me pris à balbutier :

« Je l'aime. Elle a l'air doux, et triste, et malheureux... Elle est très belle... Je voudrais la voir heureuse, je voudrais pouvoir lui donner tout ce qu'elle désire : de belles robes, des colliers, des esclaves, un chien, tout ce qu'elle désire ! »

Il se mit à rire.

« Et moi ! dit-il, il ne me restera plus même un chien ! J'avais deux fils, la Ville me les a pris, et ils se battent pour elle, je ne sais où. Si Théoris me quittait, je mourrais de faim, car j'ai reçu à Leuctres un coup de pique qui m'a estropié. Comme il m'a été donné par derrière, les polémarques ont prétendu que je l'avais reçu en fuyant et l'on me traite plus mal que le dernier des hilotes. »

Je l'assurai qu'il ne manquerait

plus jamais de rien : je prendrais soin de lui; il vivrait dans une de mes métairies; je lui louerais deux hilotes; je paierais sa part à la Sysitie. Il discutait et faisait semblant d'hésiter. Il obtint de moi tout ce qu'il voulut; je m'engageai à tout avec joie, et je le remerciai en lui baisant les mains, quand il me dit enfin que je pouvais épouser Théoris.

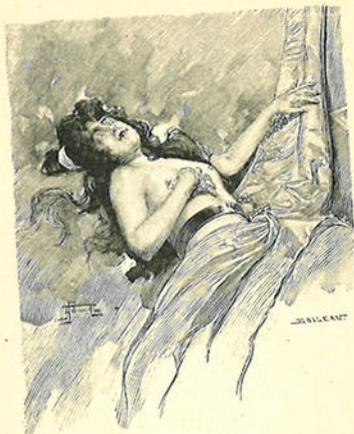
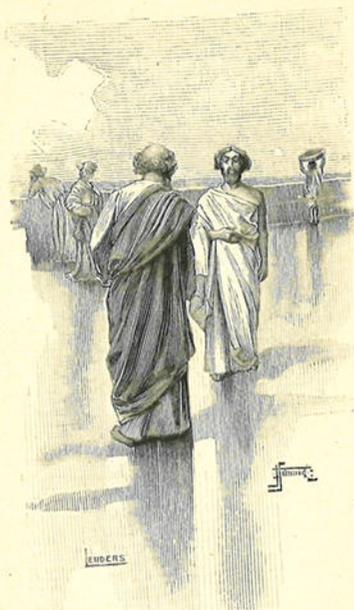
Ce fut ainsi qu'elle devint ma femme.



III

Στέρνα περί στέρνοισι, μαστῶ δ' ἐπὶ μαστῶν ἐρείσας,
 χεῖρά τε γλυκεροῖς χεῖρεσι συμπίσας
 Ἀντιγόνης, καὶ χρῶτα λαβὼν πρὸς χρῶτα, τὰ λοιπὰ
 σιγῶ, μάρτυς ἐφ' οἷς λόγῳ ἐπεγράφετο.

(Επ. ΕΡΩΤ.)



III

J'avais soixante-deux ans. Elle en avait dix-huit.

Je l'adorais. J'aurais voulu passer mes jours à la regarder aller et venir ; elle avait un geste qui me rendait fou, pour tirer son aiguille en brochant. Quand elle faisait sa moue,

j'éprouvais un besoin de me mettre à genoux et de lui baiser les pieds.

Rien de ce qui m'intéressait autrefois n'avait plus à mes yeux la moindre importance. Je n'assistais plus aux luttes des éphèbes au Plataniste, je ne m'attachais plus à faire triompher mes idées dans le Conseil, je ne comprenais plus que l'on pût perdre son temps à poursuivre les renards, les sangliers et les ours. Les manœuvres des Éphores, les ambitions des rois, les intrigues d'Athènes et de Thèbes, l'hégémonie de Sparte m'étaient devenues complètement indifférentes. Ma plus grande joie, mon plus grand plaisir était d'assister à la toilette de ma Théoris. Je me passionnais pour les tuniques dont les replis devaient dérober à tous les yeux les délicates

beautés du corps charmant qui, pour moi, n'avait plus de secrets. Les colliers, les bracelets, les sandales, qui ornaient ou protégeaient ses membres, me préoccupaient plus que tout le reste au monde, et je me souviens que nous passâmes des journées à discuter ce qui s'harmonisait le mieux avec ses cheveux bruns, des anadèmes d'azur ou des anadèmes de pourpre.

Les époux, à Sparte, ne dorment point sous le même toit, et lorsqu'un homme quitte trop fréquemment le dortoir public, surtout dans les premiers temps de son mariage, le peuple tout entier le méprise et se moque de lui. Les femmes le montrent du doigt; les éphèbes, malgré le respect qu'ils professent pour les

vieillards, ont des ricanements sur son passage; ses amis l'abandonnent et lui tournent le dos; sur tous les murs, on peut lire son nom accolé à des inscriptions insultantes; parfois même, comme on l'avait fait pour Lykias, des jeunes gens vont devant sa demeure chanter des épithalames ironiques.

Malgré cela, je passais toutes les nuits près de Théoris.

Je restais des heures à la regarder dormir. Elle avait de très longs cils qui jetaient une ombre sur sa joue, et quelquefois, en rêvant, elle s'agitait et souriait. Elle m'aimait un peu, je crois, alors. Je lui disais des choses qui la faisaient rire. Je couvrais de baisers ses petits pieds, et elle ne voulait pas, et nous lut-

tions comme des enfants qui dorment dans un même lit.

As-tu jamais tenu dans tes bras, une femme que tu aimais, Athénien? C'est incroyable que l'on puisse éprouver des joies pareilles, des ivresses, des extases, des jouissances, des délices pareilles! Je ne m'étais jamais imaginé que l'homme pût ressentir rien de semblable, avant d'avoir vu ma Théoris s'endormir le front sur mon épaule: toute sa chair ardente et douce se mêlait à la mienne; ses seins s'enfonçaient dans ma poitrine chaque fois qu'elle respirait, et je sentais que je ne désirais plus rien au monde, que tout ce qui, dans l'Univers, valait la peine de vivre, de lutter, de souffrir, je le tenais là, dans mes deux bras, dans mes

deux mains, contre mon cœur; qu'il n'existait rien, qu'il ne pouvait rien exister en dehors de cela, que je possédais l'infini. Un sentiment de satiété, de plénitude, de fin accomplie, de but atteint, étaient en moi. Je n'avais plus de désir, plus d'espérance, plus de volonté, plus d'ambition, plus rien qu'une allégresse débordante, qu'une allégresse qui flamboyait, qui resplendissait, qui m'inondait de lumière, me pénétrait de volupté, me perceait la chair et les os d'une tiédeur divine, et qui m'eût fait, moi, l'un des Quarante, le guerrier impassible et stoïque, pleurer, et rire, et chanter, et danser, et crier, et sangloter de joie!

Parmi mes collègues de la Gé-

rousie, se trouvait un certain Téléutias, qui, comme moi, avait pris part à la fameuse retraite des Dix-Mille. Nous nous étions toujours excrécés. Un matin, trois mois après mon mariage, il vint vers moi en souriant, et j'étais si complètement imprégné de bonheur, que ce sourire ne me fit point trembler.

« Salut Khoerôn, me dit-il, voilà bientôt trois mois que tu es marié!

— Déjà, lui dis-je! Il me semble qu'il y a trois jours à peine. »

Il gloussa un rire qui gonfla sa gorge maigre et noueuse :

« Alors, on est heureux? ricana-t-il.

— Très heureux, répondis-je avec étonnement.

— Tu n'as pourtant pas encore réussi à nous faire espérer que toi

et ta femme vous augmenteriez le nombre des citoyens!...

— Oh! Je ne désire point d'enfant! m'écriai-je; et c'était vrai, car il me semblait que si ma Théoris avait un enfant, elle s'attacherait à lui, et se sentirait moins d'affection pour moi.

— Non, reprit Téléutias; mais Lycurgue, dans sa sagesse, a prévu le cas où une belle et jeune femme comme la tienne pourrait être condamnée à rester improductive. »

Je connaissais la loi de Lycurgue, à laquelle il faisait allusion. Je dus devenir pâle, car il se mit à rire bruyamment, et il s'éloigna en se frappant sur la cuisse, habitude qu'il avait contractée chez les Carduques qui se saluent de cette façon. Il avait fait d'abord cela en plaisan-

tant, puis il s'était accoutumé à ce geste, et il l'exécutait machinalement, lorsqu'il éprouvait une violente gaieté.

J'avais vécu dans un rêve. Il venait de m'en tirer avec une brutalité qui ne me laissait aucun doute sur ses intentions.

La loi de Lycurgue était formelle. Je la connaissais. J'y avais souvent pensé, depuis quelque temps, mais je m'étais toujours hâté de chasser ce souvenir importun : tout vieillard de plus de soixante ans et ayant une épouse encore à la fleur de l'âge, devait choisir pour elle un amant parmi les jeunes Spartiates. De plus, tout jeune homme qui désirait avoir des rapports conjugaux avec l'épouse d'un homme ayant dépassé l'âge

légal, n'avait qu'à s'adresser à la Gérousic pour obtenir le droit de posséder et de féconder la femme qu'il désirait. Certes, celle-ci pouvait se refuser à lui, mais elle eût été déshonorée, et nulle autre Lacédémonienne n'eût voulu avoir de rapport avec elle.

Telle était la loi. Je savais que Théoris n'avait jamais songé à demander un amant aux Éphores. Je crois bien qu'à cette époque elle n'aimait un peu. Elle me témoignait une certaine reconnaissance, et elle savait qu'une telle démarche m'eût causé beaucoup de chagrin. Mais Téléntias pouvait avoir excité quelque jeune homme à demander à la Gérousic de partager la couche de ma femme. Je me dirigeai vers

la salle des séances, le cœur serré d'une indicible angoisse. J'étais complètement impuissant à prévenir ou à combattre le danger qui me menaçait. J'avais les mains liées par les lois, par les coutumes, par les préjugés. **L'affection que j'avais témoignée à Théoris et dont toute la ville se faisait un jeu, semblait ridicule et monstrueuse à mes collègues de la Gérousic.** Il était, d'ailleurs, sans exemple, que l'on eût même discuté la demande d'un jeune homme! Le Conseil des Vieillards ne pouvait hésiter un instant à accéder à la requête dont je prévoyais que Téléntias allait se faire l'interprète. Quant à moi, je ne pouvais songer à la combattre. **Le Législateur ayant fait sa loi dans le but d'empêcher les Spartiates d'atta-**

cher trop d'importance à la possession exclusive d'une femme, plus j'aurais paru m'opposer à une proposition de ce genre faite à mes dépens, plus, d'après les idées de mes collègues, il y aurait eu de raisons pour prendre la mesure que je redoutais.

La séance de la Gêrousie se passa d'abord sans incidents. On discuta paisiblement diverses questions sur lesquelles les éphores désiraient avoir l'avis du Conseil : Un sacrilège avait coupé deux lauriers du bois sacré d'Amyclées; la ville de Stymphale venait de chasser à coups de pierre un envoyé Spartiate; un des éphèbes du Gymnase du Plataniste ayant donné un coup de pied dans le bas-ventre du Païdonôme, on craignait pour les jours de celui-ci.

Je commençais à croire que j'avais fait erreur, et que Téléutias ne complotait rien contre mon bonheur.

Au moment où l'on allait lever la séance et réciter la prière aux Dioscures, mon vieil ennemi prit la parole.

« J'allais oublier, dit-il avec une indifférence sous laquelle perçait une inexprimable satisfaction : mon fils Tamos désire posséder la femme de mon ami et collègue Khoerôn. J'espère que l'Assemblée ne voit aucun obstacle à ce que ces jeunes gens me donnent un petit-fils de plus. »

Tous les yeux se tournèrent vers moi. Je devais être blême. Un bruit terrible comme je n'en ai entendu dans aucune bataille emplissait mes oreilles, et un nuage rouge était descendu devant mes yeux. A tra-

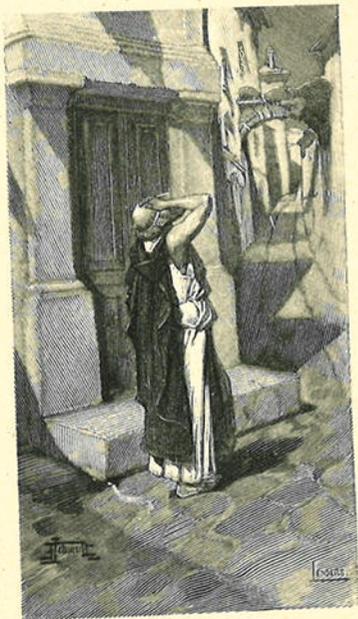
vers ce nuage, je distinguais les
faces railleuses de mes compagnons,
et, la mort dans l'âme, je m'effor-
çais de sourire.



IV

Ὁ θρασὺς ψυχῶν τε, καὶ ἀρῶας εἰς ἐν ἀγείρων,
καί ται παρθενικῆς παίγνιον ἀδρανέας.
Ὁ πρὶν ὑπερβασίῃ δοκέων τῆν παῖδα χαλέπτειν,
αὐτὸς ὑπομηθεὶς ἐλπίδος ἐκτὸς ἔβη.

(Eπ. EPOT.)



IV

Tamos était un grand garçon d'une vingtaine d'années, vigoureux et plein de santé. Je le trouvais laid, vulgaire, brutal, lourd et gauche, mais, je savais que les femmes aimaient ses gros bras musculeux, sa large poitrine et ses reins robustes.

Il avait cet air, fier et un peu dédaigneux, des jeunes gens qui ne savent rien de la vie. Sa lèvre inférieure, charnue et tombante, dépassait sa lèvre supérieure. Il était très blanc de peau, malgré la vie au grand air qu'il menait, et d'épais cheveux d'un rouge ardent couronnaient son front étroit.

Je sortis de la Gêrousie la tête haute, gardant mon sourire aux lèvres. J'étouffais. Mon cœur pesait dans ma poitrine comme une masse de plomb. Je suivis la rue d'Aphétas, traversai l'Agora, passai sans faire le signe d'adoration devant les temples d'Athéna-Kéleuthéias, d'Arès, de Poséïdon-Hippokourios, d'Artémis, devant les statues des Dioscures, de Lycurgue, de Tyrtée, d'Héraklès, d'Euphaès, et sortis de la ville par

la route de Kariae. Des hilotes, des guerriers, des laboureurs me saluaient en m'appelant par mon nom. J'essayai de répondre au premier que je rencontrai : je ne réussis qu'à pousser un son inarticulé, et je compris que si je voulais conserver mon air impassible, je ne devais plus renouveler cette tentative.

Arrivé à l'endroit où se trouve un petit temple de Lèda, entre deux pins parasols, je pris un sentier qui s'élève aux flancs du Taygète. Après plusieurs heures de marche, j'arrivai dans un lieu solitaire, connu sous le nom de *Creux des Hamadryades*. En cet endroit s'élevait un bois de chêne dans lequel je m'enfonçai. J'allais, levant la tête, fermant les yeux, offrant mon front aux coups des branches, tendant mes mains

aux déchirures des épines. Enfin, quand je me jugeai suffisamment éloigné de la lisière du bois, quand je fus certain que plus personne ne pouvait me voir, certain que j'étais seul, seul avec les grands arbres compatissants, et les nymphes, si indulgentes et si bonnes, je cessai de sourire, je pus laisser l'effroyable désespoir qui grondait en moi faire explosion en sanglots, en blasphèmes, en gémissements, en larmes. Je pus pleurer et me mordre les poings, moi, le vétéran de Cunaxa et de Leuctres, et je vous assure, Athénien, que pour un homme, il est moins pénible mille fois, de voir couler son sang que de sentir couler ses larmes !

L'ombre emplissait sous mes pieds
vallée de Sparte. Je me relevai

avec un cri : je voulais, une dernière fois, tant qu'elle n'avait été qu'à moi, presser ma Théoris entre mes bras. Je voulais serrer ses genoux contre ma poitrine et regarder, sur ses joues, l'ombre délicate de ses longs cils. Je me précipitai vers la ville en courant comme un insensé. Mais j'étais loin, la nuit me surprit en chemin, et Sparte était depuis longtemps enveloppée dans l'ombre et le silence lorsque, haletant, je parvins au seuil de ma demeure. Je repris haleine un instant, puis j'essayai d'ouvrir la porte. Celle-ci résista à mes efforts : le verrou était poussé à l'intérieur.

Je compris.

Il était là.

Il n'y a point de torture comparable à celle que je souffris, là, devant

cette porte, en cette ardente soirée d'été. Un calme immense, une paix inouïe m'environnaient. Le Taygète, sous les rayons de la lune, semblait un mont bleu clair de saphir et d'opale, posé sur un piédestal de marbre noir. Je l'apercevais du bout d'une rue tortueuse, pavée de blocs énormes, irréguliers, de la pierre rougeâtre d'Amyclées. Les maisons étaient basses, et les unes avaient de petits frontons, les autres d'étroits péristyles, les autres, des portes sur lesquelles saillaient de gros clous. Je distinguais très bien le côté de la rue éclairé par la lune; l'autre côté était plongé dans l'ombre. Je regardai toutes ces choses longuement et je leur parlai. Je leur dis tout bas quelques paroles qu'elles entendirent, et la montagne bleue

et la rue tortueuse, inondée de clarté, et les maisons, et les pavés et toutes ces choses dont mes yeux hagards devaient conserver à jamais la vision très nette, toutes ces choses furent témoin du serment terrible que je fis, que je tins, que la plus grande joie de mon existence est encore à présent d'avoir tenu!

Je n'insisterai pas sur la vie atroce que je menai dès lors. Je sentais que, peu à peu, Théoris se détachait de moi et se prenait à aimer l'autre. Il était plus jeune, plus beau, plus vigoureux. Il lui procurait des jouissances plus ardentes. Quand je la prenais dans mes bras, je ne pouvais m'empêcher de penser à cet homme. Je me représentais tous les élans de son rut abhorré, et je m'éloignais

de Théoris avec horreur, car une nausée me soulevait le cœur en songeant que ces lèvres de mon amour s'étaient unies aux lèvres du mâle odieux, que ces bras s'étaient noués à son cou, que ces genoux avaient pressé ses flancs. Il avait aussi, lui, adoré l'ombre de ces longs cils sur ces joues! Il avait aussi respiré l'haleine de cette bouche riieuse et pure! Il avait aussi posé son front dans la douceur de ces longs cheveux, humides de la sueur des enlacements éperdus! Parfois, je me demandais si je n'allais pas me mettre à la hair, elle. Elle était si indifférente, si passive, si résignée. Souvent, je la suppliais de me dire qui de nous deux elle préférait, et elle me répondait en haussant les épaules ou en faisant sa petite moue

mutine. Fou que j'étais de ne pas comprendre combien ma question était ridicule et absurde! Moi, à présent qu'elle avait senti sa chair se fondre au contact d'une chair jeune et ardente, mes baisers lui répugnaient et lui faisaient horreur. Elle me trouvait froid, et décrépît, et mieux fait pour la tombe que pour son lit. Elle avait la pitié de ne pas me le dire, mais je le sentais, je le devinais, je le voyais. J'étais fou de désespoir et je ne savais que faire pour lutter contre la fatalité. Je me brisais la tête et le cœur à scruter ce problème, à l'étudier sous toutes ses faces sans arriver à lui trouver une solution.

La nuit, quand elle était endormie dans mes bras, ce n'était plus la joie de posséder cette douceur, cette

grâce, cette beauté qui venait inonder mon cœur; c'était l'horreur de songer que derrière ce front, au fond de ces prunelles, dans ce cœur qui battait contre le mien, il y avait des souvenirs de délices amoureuses, des visions d'étreintes éperdues, des regrets de défaillances chéries données à un autre être et reçues de lui!

Et puis, dans mes bras, je la trouvais froide, embarrassée, contrainte. Elle n'éprouvait aucun plaisir à m'appartenir et j'avais beau la presser de questions indirectes, je ne pouvais parvenir à découvrir si elle était ainsi pour l'autre et avec l'autre. Peut-être gardait-elle pour lui des caresses plus intimes et plus passionnées, des abandons plus complets? Peut-être se tordait-elle dans ses bras comme une lionne, comme

une bête ardente et luxurieuse? Je me souvenais de la Milésienne qui n'avait aimé; je me souvenais que je voyais les prunelles de cette femme, quand mes mains effleuraient son corps, se remplir, rayonner, brûler d'une expression inouïe, sauvage, presque féroce de délice et de volupté. Peut-être, Elle! ma bien-aimée! ma femme! ma douceur! ma tendresse! se jetait-elle aussi, sur lui, avec des emportements, des fureurs, des rages d'être prise, possédée, meurtrie, unie à sa chair, broyée contre lui. Peut-être, de tout son être, lui criait-elle aussi : « Prends-moi! fais-moi toi! mêlons-nous! fais-moi ton sang, ta chair, ta salive, ta sueur, ce que tu voudras, pourvu que ce soit quelque chose de toi! » Et dans la nuit, la pressant contre

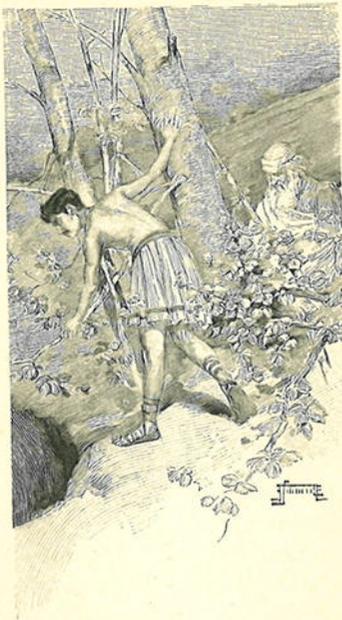
moi, endormie, inerte et froide, je songeais à ces choses, et, comme dans le petit bois de chêne, je pleurais et je me mordais les poings pour ne pas sangloter tout haut.



V

Ἐν ζωοῖσι τὰ τερατὰ τὰ Κύπριδος· ἐν δ' Ἀχέρουσι
ὄστρα καὶ σπόδι... κεισόμεθα.

(ΕΠ. ΕΡΩΤ.)



V

Je traitais Tamos comme un ami,
et je m'étais efforcé de gagner sa
confiance.

J'avais pu m'imposer cet effort,
bien qu'il me fût souvent difficile
d'étouffer la colère qui grondait en
moi à sa vue.

En ce temps-là on se plaignait beaucoup à Sparte des ravages que faisaient les ours parmi les troupeaux. On avait organisé de grandes chasses, mais sans succès. Dans la partie supérieure de la vallée de l'Eurotas, il ne se passait pas de jour que ces animaux ne vinssent jusque dans les cours des métairies dévaster les ruchers ou attaquer les bestiaux. Tamos trouva donc toute naturelle la proposition que je lui fis un matin, de nous en aller ensemble visiter un nouveau système de piège que je prétendais avoir imaginé. Je voulais, lui dis-je, ne parler à personne de mon invention avant d'avoir mis son efficacité à l'épreuve, et je le priai de n'avertir aucun de nos amis de notre départ et de n'inviter personne à nous ac-

compagner. S'il eut quelques soupçons, ils ne lui semblèrent pas dignes d'être pris en considération, car comme il était beaucoup plus fort que moi, il crut ne rien avoir à craindre.

Or j'avais observé, au cours de mes campagnes, que certains peuples barbares, qui craignent de chasser les ours et les animaux féroces avec la pique et l'épieu, comme aiment à le faire de véritables chasseurs, se contentent de creuser des trous profonds, aux parois escarpées. Ils recouvrent ces trous de branchages et de feuilles sèches, et ils attachent au fond un chevreau ou une brebis qui servent d'appât. J'avais fait creuser un de ces trous par plusieurs de mes esclaves dans une gorge solitaire qui se trouve sur le territoire

de la Messénie, et où aucun chasseur ne s'aventurerait jamais. Tamos et moi, nous parvîmes en cet endroit une demi-journée après avoir quitté Sparte. Il avait été très gai tout le long de la route. Il avait chanté, plaisanté grossièrement, et s'était plu à faire montre de sa force en lançant au loin de grosses pierres. Je m'efforçais de lui faire bon visage, et il ne s'apercevait pas que mon sourire était contraint et que mon insouciance était feinte. J'aurais pu plusieurs fois le tuer aisément, car le sentier que nous suivions était peu fréquenté et il m'eût été facile de frapper mon ennemi par derrière, mais j'avais d'autres projets et je savais qu'il ne m'échapperait point.

Nous arrivâmes au bord de la fosse que j'avais fait creuser, et nous

enlevâmes les branchages qui la recouvraient. Trois ours, pris au piège, se débattaient au fond. Nous les tuâmes à coup de flèches, et, comme il était le plus fort, il sauta dans le trou, attacha une corde autour d'un des ours que je tirai à moi. Nous fîmes de même pour les deux autres, puis il me cria de lui rejeter la corde, à l'aide de laquelle il sortirait aisément.

Je le laissai crier sans lui répondre. Une joie inouïe faisait danser des flammes devant mes yeux. Je me prosternai sur le sol et je remerciai tour à tour Zeus et Héphestos. Mon ennemi était en mon pouvoir, personne ne pouvait lui venir en aide. Je tenais sa vie entre mes mains et je pouvais faire de lui tout ce qui me plaisait.

Il commençait à s'étonner et à s'inquiéter de mon silence. Il m'appela à grands cris : disant qu'il me ferait payer cher ma mauvaise plaisanterie aussitôt qu'il serait dehors. Je me penchai au bord de la fosse, et il vit tant de haine dans mes yeux qu'il cessa de crier.

Alors je lui dis :

« Tu es là. Je te tiens dans ma main, Tamos, fils de Téléutias, et tu crois que je ne vais pas en profiter pour me venger de toi. Brute ! Bête immonde ! Je vais te tuer. Je t'ai amené ici pour te tuer ! Pour te torturer et te faire souffrir. »

La fosse avait plus de cinq coudées de profondeur. Il se mit à bondir tout autour et à sauter pour essayer d'atteindre le bord. Une ou deux fois, car il était aussi vigoureux

qu'agile, il réussit à effleurer l'arête supérieure, mais celle-ci n'offrait point de prise et il ne parvint point à s'y cramponner. Il s'aperçut bien vite que tous ses efforts seraient vains. Alors, il poussa des cris d'appel, dans l'espoir d'attirer quelqu'un de ce côté. Les éclats de rire par lesquels je lui répondis, lui firent comprendre bientôt l'inutilité de cette tentative. Il se mit à me couvrir d'injures ; il blasphémait en me montrant le poing. Je l'écoutais avec délices, et de temps en temps, quand il s'arrêtait, je l'insultais et je lui parlais des tortures que je lui réservais.

Enfin, il poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir un gros bâton qui gisait dans un coin de sa prison. Il s'en saisit et commença avec ardeur à creuser la terre mêlée de pierre. Il

espérait provoquer un éboulement, grâce auquel il pourrait sortir de la fosse. Il y serait sans doute parvenu sans grandes difficultés, et je jugeai bientôt nécessaire d'interrompre son travail.

« Tamos! lui criai-je. Tamos! Regarde un instant. »

Je voulais lui donner cette sensation pénible que l'on éprouve à voir venir un coup que l'on est impuissant à éviter.

Il était trop occupé de son travail pour faire attention à mes cris, et, comme un gros monceau de terre venait de s'ébouler, je ne crus pas prudent d'attendre plus longtemps et je lui décochai une flèche qui lui traversa la cuisse. Il ne tomba point, mais, tournant la tête, il me lança un coup d'œil désespéré.

Je lui logeai ainsi successivement six flèches dans les jambes, sans réussir à lui arracher une plainte. Il finit par rouler sur le sol les yeux clos, et je vis bien qu'il était évanoui.

Les hilotes qui avaient creusé la fosse s'étaient servi d'une échelle que, d'après mes ordres, ils avaient cachée non loin de là, derrière des rochers.

En me servant de cette échelle, je descendis auprès du jeune homme, je lui liai les mains, puis je le dépouillai de sa tunique, et je m'efforçai de le tirer de son évanouissement en lui frottant les tempes avec du vinaigre.

Il revint bientôt à lui, et je passai alors près d'une heure à extraire les flèches et à panser ses blessures.

J'avais bien soin de retourner le fer dans la plaie et de le retirer avec lenteur de façon à déchirer les chairs et les nerfs. J'avais soin aussi d'arrêter au plus vite les hémorragies qui se produisaient, afin que Tamos conservât le plus de force possible et pût parcourir tout le cycle des tortures que je rêvais de lui infliger.

J'avais pris la précaution de me munir d'un sac dans lequel se trouvaient divers objets qui me servirent à exécuter les projets que je caressais depuis longtemps pour faire souffrir cet être odieux d'une façon qui satisfit ma haine.

Je le laissai reposer cette nuit-là, et il finit par s'endormir d'un sommeil agité.

Quand le jour fut venu, il me dit :

« J'ai faim ! »

J'avais prévu ce cri de la nature ; je répondis :

« Ton dernier repas est prêt ! »

J'avais solidement lié le fils de Téléutias à quatre piquets plantés dans le sol, et il ne pouvait faire aucun mouvement. Je commençai par lui introduire entre les dents, deux coins en bois d'olivier qui le forçaient à garder la bouche ouverte. Puis, je tirai de mon sac une petite boîte carrée, dont je mis le contenu sous les yeux du jeune homme. Il ne dit rien, mais sa joue me sembla devenir plus livide.

Je savais qu'il éprouvait pour les crapauds une profonde horreur. La boîte renfermait un monstrueux crapaud, une bête énorme, au ventre livide, aux pattes torses, à la peau

noire, rugueuse, couverte de pustules immondes.

Lentement, de façon à ce que Tamos vît bien l'affreuse créature, j'approchai le crapaud de sa bouche béante. Un hoquet convulsif gonfla la poitrine du jeune homme, il se tordit dans ses liens, ses yeux se dilatèrent. Il lui était impossible de remuer. Je lui mis le crapaud entre les lèvres, la tête en avant ; puis, au moyen d'une aiguille rougie au feu, j'obligeai l'animal à essayer de se glisser dans le gosier de ma victime. Naturellement, il ne pouvait y réussir, mais il se mit à s'agiter, à remuer les pattes, à se démener dans la bouche du fils de Téléutias, qui poussait des hurlements inarticulés. Ses yeux étaient surtout effrayants. Ils tournaient dans leurs orbites :

parfois, je n'apercevais plus que des globes blancs, injectés de sang ; parfois je ne voyais plus que des boules noires, des boules remplies d'une nuit vertigineuse, d'une ombre infinie et insondable.

Je lui disais :

« Tu aimais mieux tenir entre tes lèvres la pointe rose de ses seins ? Tu aimais mieux respirer à longs traits le parfum de sa chair ? »

Ces paroles et les images qu'elles évoquaient m'affolèrent. Au moyen d'un bâton, j'écrasai le crapaud dans la bouche du jeune homme, je le réduisis en une bouillie noirâtre et sanglante que je lui enfonçai dans la gorge.

Je pense encore parfois avec plaisir au spectacle qu'il offrait en ce moment : il ouvrait des yeux énormes,

qui lui sortaient de la tête et qui étaient fixés sur moi; ces yeux ne me voyaient plus; ces yeux ne voyaient plus rien, rien que la tête hideuse du monstre qui pénétrait dans son corps, qui s'enfonçait en lui, qui se glissait lentement dans sa poitrine.

Je fis boire ensuite à Tamos, un verre de vin pur qui le ranima; puis, quand il eut repris un peu de forces, je passai plusieurs heures à lui arracher les ongles. Je lui introduisais d'abord sous l'ongle une lame en fer que je soulevais lentement. J'apportais toute la maladresse, toute la lenteur possible, dans la façon dont je mettais cette lame en contact avec les fibres nerveuses, si sensibles, que la nature a cru devoir protéger plus complètement que le reste de nos

main. J'avais soin également de le laisser se reposer et se remettre du choc entre chaque opération.

Après cela, je lui tailladai le ventre avec un couteau dont la lame était ébréchée. Je pris bien soin de ne pas couper trop profondément, afin de ne pas aller jusqu'aux entrailles et provoquer un écoulement de sang qui l'eût fait périr trop tôt. Je versai ensuite sur ces plaies un mélange de sel et de vinaigre, et je vis aux tressaillements des muscles de sa face qu'il souffrait beaucoup.

D'ailleurs, en vrai Spartiate, il ne laissa pas échapper un cri, il ne poussa ni une plainte, ni un gémissement.

Ce fut ainsi que se passa le second jour.

La nuit suivante, il ne dormit

point. Je l'entendais parler tout haut, rire, chanter, crier, en proie à une fièvre ardente. Il demandait à boire. Parfois, il prononçait le nom de son père, de ses amis, et celui de Théoris. J'aurais voulu avoir la toute-puissance des dieux et toutes les ressources de leur Hadès pour le torturer et lui faire demander grâce.

Malheureusement ses forces s'épuisaient, et j'avais réservé pour le troisième jour ce que j'avais pu imaginer de mieux.

A la fièvre de la nuit, avait succédé vers le matin une torpeur et un accablement qui m'inquiétèrent. Je lavai le visage du jeune homme avec un mélange de vinaigre et d'eau qui le ranima. Puis, pour me jouer de lui, je m'efforçai de lui persuader que je jugeais m'être suf-

fisamment vengé et que, lorsqu'il serait assez fort pour sortir avec moi de la fosse, nous retournerions à Sparte. Je lui parlai si longtemps et si sérieusement, qu'il finit par me croire et me dit qu'il se sentait assez de vigueur pour se remettre en route immédiatement. Il me jura spontanément qu'il renonçait à Théoris et ne dirait rien à personne de ce qui s'était passé. Il espérait ainsi m'affermir dans la résolution que je prétendais avoir prise. Mais quand je le vis bien rassuré, j'éclatai de rire et je lui crachai au visage.

Alors, comme cette conversation l'avait ranimé, car l'espérance est le meilleur remède possédé par les hommes, je lui perçai la plante des pieds en vingt endroits différents, au moyen d'un clou rouge au feu. Je

grattai, avec une plume d'oie, les cicatrices des plaies qu'il avait à la place des ongles, je lui enfonçai des aiguilles sous les aisselles, à l'aîne et entre les doigts. Il poussa un grognement de douleur et perdit quelques instants le sentiment.

Quand il reprit connaissance, je lui liai fortement le bras droit au-dessus du coude, de façon à empêcher l'écoulement du sang; puis, à l'aide de mon couteau ébréché, je lui enlevai toutes les chairs de la main et de l'avant bras; la vieille lame rouillée raclait la peau, s'encrassait d'une pâte rouge, effleurait les nerfs, grinçait sur eux, les tendait, les tordait, les faisait vibrer avant de les arracher. Enfin, elle atteignit les os, et, peu à peu — il me fallut près de deux heures avant d'arriver à

ce résultat — il ne resta plus de la lourde main bleuie et plantée de poils roux, sur laquelle j'avais commencé à travailler, qu'un long fragment d'os à demi rompu, d'où coulait un filet de moelle grisâtre.

Je dois ajouter que le misérable avait supporté cela sans dire un mot, sans pousser un gémissement, regardant de temps en temps sa main, avec une hauteur dédaigneuse.

Je lui arrachai alors les poils de la barbe et les cheveux, puis je fis rôtir sa main gauche à un feu de bois vert.

Il commença alors à entrer en agonie.

Je parvins cependant à lui faire reprendre encore une fois le sentiment, car il était extrêmement vigoureux. Je compris qu'il fallait me

hâter. Je pris sa tête entre mes deux genoux. Il essaya de remuer, mais il n'y parvint point. Je lui coupai le milieu de la paupière de droite, de façon à ce qu'il ne pût fermer l'œil, puis, en lui disant ma haine, ma joie de rejeter son être au néant, le bonheur que je me promettais de posséder désormais Théoris à moi tout seul, lentement, en m'arrêtant parfois, j'approchai de la prunelle fixe qui ne pouvait plus se voiler, la pointe de ma longue aiguille. Je la posai sur la cornée de cet œil atroce, au fond duquel je voyais grouiller comme un tas de serpents noirs, des visions de mort et d'Érynnies, puis je l'enfonçai lentement dans cet abîme obscur, avec un tremblement de joie, avec un désir, qui me faisait grincer des

dents, de clouer au sol d'un seul coup, le crâne abhorré de cet homme !

Je le laissai alors, et il râla plusieurs heures avant de mourir.

Je me tenais assis dans la fosse à côté de lui, comptant tous ses tressaillements. Parfois je fermais les yeux, et je me souvenais... Je revoyais, dans tous ses détails, une vision qui, jamais, n'avait cessé de hanter mon esprit...

C'était une ardente soirée d'été ; un calme immense, une paix inouïe m'environnaient. Le Taygète, sous les rayons de la lune, semblait un mont d'un bleu clair de saphir et d'opale, posé sur un piédestal de marbre noir. Je l'apercevais au bout d'une rue tortueuse pavée de blocs énormes, irréguliers, de la pierre rougeâtre d'Amyclées. Les maisons

étaient basses et les unes avaient de petits frontons, les autres d'étroits péristyles, les autres des portes sur lesquelles saillaient de gros clous. Un côté de la rue était éclairé par la lune... Et j'étais debout, devant une maison sombre et close... Devant une maison dont la porte était close...

Quand cet homme mourut enfin, je regrettai de ne pouvoir lui prendre une seconde vie.

Moi, Euthydèmos, fils de Mnassippous, j'ai répété fidèlement les paroles du vieillard, j'ai rapporté ici, scrupuleusement, tous les détails du supplice qu'il m'affirma avoir infligé à son ennemi. Je dois ajouter pour être exact, que je l'interrompis en cet endroit de son récit et que je lui dis avec indignation :

« Si tu as fait tout ce que tu me racontes, tu es, en vérité, la brute la plus féroce et la plus monstrueuse que je connaisse! »

Il me répondit avec un éclat de rire qui me fit frissonner :

« Et les dieux ? »

— Que veux-tu dire? lui demandai-je.

— Oui, cria-t-il, les dieux que tu adores, que tu prétends aimer, ne torturent-ils pas à jamais, dans leur Hadès, d'une façon cent fois plus cruelle et plus terrible, des malheureux dont pas un seul ne les a offensés comme cet être exécrable m'avait offensé? »

Je répète ce blasphème avec horreur, car les prêtres savent combien j'ai de vénération pour les Immortels, et combien, si j'avais l'honneur de

faire partie de la Gérousie, je tiendrais à ce que la Ville rendit aux Tout-Puissants d'une façon éclatante, le culte qui Leur est dû, et entourât leurs vénérables pontifes de tout le respect qu'ils méritent.



VI

μη σύγε, κούρη,
εις ἐμὲ δυσμενέων γίνεο πιχροτέρη.

(Επ. ΕΡΩΤ.)



VI

Khoerôn continua :

Je laissai le fils de Téléntias gisant
dans la fosse et je revins à Sparte,
le cœur rempli d'une indescriptible
exultation.

Arrivé dans ma demeure, je fis
venir deux ou trois de mes amis, et

je leur contai que Tamos s'étant approché de la fosse où se trouvaient trois ours, était tombé au milieu de ces animaux et avait été dévoré. Je les priai d'avertir le malheureux père. (Je pus à peine réprimer un sourire en songeant à son désespoir.) J'ajoutai que le corps était demeuré dans la fosse, où, après avoir tué les trois ours, j'avais recouvert d'un peu de terre les restes informes de mon compagnon.

Le soir même, plusieurs de ses amis partirent pour l'endroit que j'indiquais et, comme je l'avais prévu, ils ne retrouvèrent que quelques ossements que se disputaient plusieurs ours. Ceux-ci ayant été pris au piège, avaient complètement dévoré ce qui restait du cadavre.

Si quelqu'un soupçonna un crime,

personne n'osa porter une telle accusation contre un des plus hauts magistrats de la Cité.

Mon triomphe était complet, mais mon bonheur ne l'était plus. Lorsque, la nuit, je pressais contre moi ma Théoris, mon ivresse, mon sentiment d'absolue possession n'étaient plus aussi parfaits qu'auparavant. Elle n'avait rien dit de la mort de son amant; vis-à-vis de moi, elle avait accepté cet événement avec une impassibilité vraiment laconienne. Mais, au fond, j'ignorais quels étaient ses sentiments et ce qu'elle pensait à cet égard. Je compris que le seul moyen de savoir si elle ne conservait aucun regret des caresses de Tamos, était de lui avouer ce que j'avais fait. Si elle ne me maudissait pas, si elle m'excu-

sait et comprenait combien il fallait que mon désir de la posséder seul fût ardent pour m'avoir poussé à commettre un tel crime, il me semblait que je pourrais oublier qu'un autre homme l'avait tenue dans ses bras, et avait pétri son corps de caresses.

Je résolus de ne pas tarder à tenter cette épreuve suprême. J'avais d'ailleurs déjà beaucoup réfléchi à toutes ces choses avant de faire disparaître Tamos, et j'étais arrivé à la conclusion que Théoris devait connaître toute la vérité.

Donc, ce soir-là, après qu'elle eût allumé la lampe, je la priai de s'asseoir sur le lit, à côté de moi. Elle obéit avec sa douceur habituelle. Je la vois encore : le lit était très étroit et très élevé, il avait un haut dos-

sier du côté de la muraille, et ce dossier s'arrondissait aux deux chevets; les pieds de Théoris ne touchaient point le sol, et elle les balançait machinalement, dans les replis flottants de sa légère tunique de laine blanche. Insensé que je fus de résister à l'envie qui me brûlait la poitrine de m'agenouiller devant elle, de couvrir de baisers ces pieds délicats, ces jambes fines, ces genoux nerveux, tout cet être exquis que j'adorais. Mais je voulais qu'elle connût à quel point cette adoration était éperdue; et je lui contai ce que j'avais fait.

Dès mes premiers mots : « C'est moi qui ai tué Tamos! » elle s'était dégagée de mon étreinte, elle avait repoussé mon bras, et, s'écartant de moi, elle se tenait droite, froide,

raide, muette, immobile, blanche, glacée. Je lui dis tout. Je lui criai ardemment mon adoration. Jamais je ne l'avais aimée et désirée ainsi. Jamais l'ombre de ses longs cils sur sa joue n'avait été plus délicate et plus douce. Jamais le péplos n'avait révélé avec plus d'harmonie les trésors de sa beauté. Je lui dis combien je l'adorais, et je sentais que je lui faisais horreur. Je me souvenais de la pitié et du dégoût avec lesquels je subissais les ardeurs de la Milésienne, et je comprenais qu'il n'y avait dans son cœur que pitié et dégoût.

Quand je me tus enfin et que je m'approchai d'elle pour l'embrasser, elle me repoussa, sauta à bas du lit, et, se cachant le visage dans les mains, elle cria :

« Qu'ai-je donc fait aux dieux pour être aimée de cet homme ? »

J'essayai encore de plaider ma cause, mais tout fut inutile : elle ne m'écoutait point et sanglotait comme une enfant.

Enfin elle cria :

« Demain, je dirai tout ! Je raconterai tout au peuple ! La ville entière connaîtra votre abominable crime ! Je vous accuserai ! Je répéterai tout ce que vous m'avez dit ! Sortez ! Je voudrais avoir la force de vous tuer comme vous avez tué mon pauvre Tamos, qui était si bon et si beau, et si brave et si fort ! Vous n'êtes qu'un lâche ! Je voudrais vous tuer !

— Pour toi, lui dis-je, je souffrirais avec joie mille morts comme celles qu'il a souffertes ! J'accepterais,

pour un sourire de toi, d'être torturé à jamais dans l'Hadès!

— Va-t'en! Va-t'en! cria-t-elle, je te hais! »

Elle faisait sa moue enfantine, et je sentais que jamais je ne l'avais adorée ainsi.

Je finis par lui dire :

« Je m'en vais, je t'obéis. Tu peux m'accuser, je ne me défendrai pas. Je serai heureux de ma honte et de mes tourments! Je songerai que cela vient de toi! Je continuerai à te bénir et à t'adorer. Je me dirai que je suis heureux de souffrir puisque cela t'amuse et te plaît. Je t'adore! Je t'adore! Je t'adore! »

Et je sortis.

Je ne dormis pas cette nuit-là. Je songeais que l'on me condamnerait probablement à être muré vivant,

dans un sépulcre, et j'acceptais mon destin sans songer à lutter, puisque c'était la volonté de ma Théoris qui allait s'accomplir.

Dans la matinée, je me promenais sur l'Agora, suivant ma coutume; j'aperçus un groupe nombreux qui stationnait devant celle de mes maisons où habitait ma jeune épouse. Je crus qu'elle avait ameuté le peuple et répétait ce que je lui avais avoué. Je m'assis sur un des bancs de marbre qui se trouvent à côté du temple d'Arès. De là, je pouvais voir tout ce qui se passait. Bientôt, plusieurs de mes amis se détachèrent du groupe et se dirigèrent vers l'Agora. Je crus d'abord qu'ils allaient faire semblant de ne pas me voir. Ils se détournèrent en

passant devant moi et se dirent quelques paroles tout bas; puis l'un d'eux se décida brusquement. Il quitta ses compagnons et m'adressa la parole. C'était un nommé Kléôn, à qui j'avais sauvé la vie dans une bataille.

« Voilà une terrible affaire pour toi, Khoerôn! me dit-il, après m'avoir salué.

— Oui, lui répondis-je, terrible en effet! Un calme surnaturel était en moi, et jamais je n'avais été plus froid.

— Tu prends la chose en vrai Spartiate.

— Que veux-tu que je réponde?

— Comment? interrogea-t-il avec surprise.

— Tout ce que ma femme dit est l'exacte vérité, repris-je avec une

dureté amère. J'ai fait ce dont elle m'accuse!

— Elle ne t'a pas accusé, répliqua-t-il d'une voix sourde. Elle est morte!

— Morte! » Je bondis, je m'élançai vers ma demeure. La foule s'ouvrit devant moi... Kléôn avait dit vrai. Théoris était étendue sur le lit, les yeux grands ouverts, la mâchoire pendante. Un couteau, dont la lame était toute noire, gisait sur le pavement, et, sur le péplos blanc, j'aperçus une grande tache, noire aussi, à cette même place où la Milésienne s'était donné le coup mortel.

J'écris ceci, moi, Euthydémos, fils de Mnasiïpous, car je vois avec peine combien, depuis quelque temps,

l'admiration pour les lois et les coutumes de Sparte fait des progrès parmi mes concitoyens.

Pour moi, en dépit des novateurs, je m'obstine à croire qu'Athènes, malgré ses revers, malgré ses désastres, est encore, et sera toujours, la première des cités de la Grèce. Si je ne craignais de paraître vouloir flatter le peuple, (qui trouvera toujours en moi un conseiller sincère; on sait que, s'il m'imposait des devoirs, je saurais les remplir) si je n'avais pas, dis-je, cette crainte de paraître rechercher une popularité que je ne désire nullement, j'ajouterais que jamais crime aussi affreux ne fut possible et ne sera possible parmi les glorieux enfants de Pallas-Athéné.

Cette histoire me fut racontée il

y a bien des années. Le vieillard est mort; on a coupé les trois cyprès; mais le banc de marbre est toujours là, et l'on n'a pas enlevé la grosse pierre grise sur laquelle le jeune père se tenait debout...

Richmond, décembre 1900.





Table

	Pages
CHAPITRE I ^{er}	7
— II	23
— III	53
— IV	69
— V	83
— VI	109

de

G. GASCHÉ, IMPRIMEUR
Paris. — 110, Avenue d'Orléans.

op